

LES ŒUVRES EN LEUR CONTEXTE

I. VIE DE COLETTE

1. *Parmi des arbres et des livres :* **le creuset d'une inspiration (1873-1890)**

Gabrielle Colette est née le 28 janvier 1873 à Saint-Sauveur-en-Puisaye (Yonne). Elle fut « une enfant très aimée, entre des parents pas riches, et qui vivait à la campagne parmi des arbres et des livres... » (p. 205). L'amour, la nature et la littérature sont le partage de son enfance – ils seront l'essence de toute sa vie. Veuve de Jules Robineau, Sidonie, sa mère, a déjà deux enfants, Juliette et Achille, quand elle se remarie avec Jules Colette, officier à la retraite devenu percepteur à Saint-Sauveur. De leur union naissent, à six ans d'intervalle, Léo et Gabrielle. L'anticonformisme de Sido, son veuvage et son prompt remariage ont fait naître à l'égard du couple une certaine malveillance villageoise. Gabrielle connaît pourtant, jusqu'à l'âge de douze ans, la chaleur d'une famille singulière mais unie, la vie simple d'un village et l'originalité d'une éducation à la fois libre et élitiste. Elle fréquente l'école laïque et non les pensionnats religieux qui accueillent traditionnellement les fillettes de sa caste. Élève douée, elle y développe un sens aigu de l'observation, mais rien n'augure encore son ascension littéraire. Différente de ses condisciples, elle court les bois à l'heure où dorment les enfants de son âge, découvre dans la campagne et les jardins les lois et les richesses de la nature. Elle dévore, dans la grande bibliothèque de la maison tous les grands auteurs, toutes les revues parisiennes et joue, sur le piano du salon, un répertoire classique. Elle se gorge, avec autant de ferveur, de culture et de nature.

Elle se sent « reine de la terre » (p. 171), mais au centre de son monde s'impose la figure maternelle, qui l'émerveille et l'impressionne.

Faut-il en douter, « Sido » et « [son] enfance, l'une et l'autre, l'une par l'autre, furent heureuses ». Mais sa « douzième année vit arriver la mauvaise fortune » (p. 55). En 1885, sa demi-sœur Juliette se marie et réclame sa part d'héritage. De conflits en menaces de procès, les années d'adolescence de Gabrielle seront assombries, jusqu'à la rupture. Après un jugement contraire et une ruine relative, la famille Colette part s'installer, en 1891, à Châtillon-sur-Loing, où vit et exerce Achille, le frère aîné, devenu médecin.

La nostalgie du bonheur idéalisé et perdu irriguera toute l'œuvre de Colette.

2. Apprentissages : la naissance d'un écrivain (1891-1906)

À Châtillon, Gabrielle s'éprend d'un Parisien en visite, Henry Gauthier-Villars, dit Willy, qu'elle épouse en 1893. Célèbre pour ses brillantes critiques musicales, sa culture audacieuse, son originalité, Willy introduit celle qu'il a rebaptisée Colette dans le Tout-Paris de la Belle Époque, l'initie aux plaisirs et aux déboires de l'amour et, surtout, révèle son talent d'écrivain. « Colette Willy » devient rapidement un personnage actif et recherché de la vie parisienne : elle fréquente les milieux mondains et non-conformistes, le théâtre, l'Opéra et côtoie l'avant-garde littéraire et artistique, Claude Debussy, Gabriel Fauré, Alfred Jarry et le jeune Marcel Proust, entre autres. Sur l'injonction de son mari, habile à découvrir et exploiter les talents inconnus, Colette rédige ses souvenirs d'enfance. Pimenté d'anecdotes scabreuses et d'allusions perfides, le roman paraît en 1900, signé par Willy, sous le titre *Claudine à l'école*. Le livre fait scandale mais recette : la collaboration Colette-Willy, l'une écrivant, l'autre corrigeant et signant, va se poursuivre jusqu'en 1905. Ainsi naissent des romans dont le caractère licencieux n'occulte pas l'originalité et la finesse du style et qui connaissent un grand succès.

Cependant, le couple se défait. Blessée par les infidélités de son mari et lassée de ses propres compromissions littéraires, Colette aspire à « écrire des livres tristes et chastes » (p. 129) et se prépare à assurer sa « survie ». Elle signe en 1904 sa première œuvre entièrement personnelle, *Dialogues de bêtes*, qui séduit par sa fraîcheur et sa subtilité. Parallèlement, elle se lance dans la pantomime, collabore à quelques revues et défend ses intérêts littéraires. Séparée de Willy en 1906, elle se réfugie auprès de « Missy », fille du duc de Morny et marquise de Belbeuf, qui devient sa compagne et sa protectrice.

3. *La Vagabonde* : le métier de femme libre (1907-1924)

Déclassée¹ mais déjà célèbre, Colette doit désormais subvenir à ses besoins. Elle mène de 1907 à 1912 une chaotique existence de « femme libre ». Son activité professionnelle se partage entre la pantomime, ses premières conférences, une intense collaboration journalistique et son métier d'écrivain. Ses romans et récits (*La Retraite sentimentale*, 1907 ; *Les Vrilles de la vigne*, 1908 ; *La Vagabonde*, 1910) qui paraissent d'abord en feuilletons dans des revues, sont imprégnés de souvenirs et d'expériences personnelles. En 1910, enfin divorcée de Willy, Colette collabore au journal *Le Matin*, où elle rencontre le baron Henry de Jouvenel, l'un de ses rédacteurs en chef. Une liaison passionnée et orageuse les unit qui entraîne la rupture avec Missy. En 1912, Sido, « le personnage principal de [sa] vie² », meurt à Châtillon et Colette, enceinte, épouse Henry de Jouvenel. La naissance de sa fille Colette, en 1913, et son nouveau statut social l'obligent à mettre un terme à ses activités au music-hall. La guerre sera paradoxalement pour Colette une période assez heureuse. Elle se rapproche de son époux, s'entoure d'amies fidèles, pratique le reportage, collabore activement aux journaux. Après la guerre, elle se consacre de plus en plus au journalisme, devient directrice littéraire au *Matin*, et critique dramatique. *Chéri*, l'un de ses

1. Elle n'appartient plus au monde dont Willy lui avait ouvert les portes et a, en quelque sorte, changé de classe sociale.

2. *Journal à rebours*, Bouquins ***, p. 51.

chefs-d'œuvre, paraît en 1920. Sa célébrité s'accroît, elle devient chevalier de la Légion d'honneur. Mais son second mariage, comme le premier, va se solder par un échec. Lui-même maintes fois infidèle, Henry de Jouvenel ne tolère pas la scandaleuse liaison que Colette entretient depuis 1921 avec son fils Bertrand. Cet amour hors normes d'une femme mûre et d'un adolescent inspire à Colette *Le Blé en herbe*, qui paraît en 1923. Auparavant, elle a publié *La Maison de Claudine*, recueil de souvenirs où, pour la première fois, elle évoque à mots découverts la personnalité de Sido et sa vie de famille.

1924 marque une nouvelle rupture : Henry de Jouvenel quitte Colette, qui cesse alors de collaborer au *Matin*.

4. **Belles saisons : l'épanouissement (1925-1938)**

Les années de maturité seront pour Colette le temps de l'apaisement sentimental et de la gloire littéraire. Elle a renoncé à Bertrand, son beau-fils, et s'est liée, en 1925, à Maurice Goudekot, alors courtier en perles, de seize ans son cadet. Elle l'épousera en 1935, il sera, jusqu'à la fin de sa vie son « *meilleur ami* ». Il lui fait apprécier le charme de la Provence, qui devient une nouvelle source d'inspiration, l'accompagne en voyage (croisières, séjours au Maroc, à New York...), partage avec elle l'expérience puis la faillite d'un commerce de produits de beauté, s'intéresse à son œuvre, soutient sa santé. Cette sérénité affective est propice à l'écrivain : Colette entame en 1927 la période la plus féconde de sa vie. Elle joue la comédie, donne des conférences, poursuit une intense collaboration avec les journaux, écrit ou complète des œuvres exigeantes, poétiques ou vindicatives : *La Fin de Chéri* (1926), *La Naissance du jour* (1928), souvent considéré comme son plus beau livre, *Sido* (1930), *Ces plaisirs...* (dont la publication en feuilleton, mal reçue, est interrompue en 1932 et qui sera réédité en 1941 sous un nouveau titre : *Le pur et l'impur*), *La Chatte* (1933), *Mes apprentissages* (1936), récit de « vengeance » envers Willy.

Colette, dont les œuvres demeurent contestées, est pourtant reconnue et sollicitée. Éluë membre de l'Académie royale de langue et littérature

françaises de Belgique en 1935, commandeur de la Légion d'honneur en 1936, elle doit sacrifier aux devoirs que lui impose sa notoriété et atteint à la respectabilité.

5. *L'Étoile Vesper*: la consécration (1939-1954)

En 1939, Colette a 66 ans. Elle est au faite de sa gloire et vit heureuse avec l'homme qu'elle aime. La fin de sa vie ne dément pas ces deux réussites mais n'est pas exempte d'épreuves. Colette souffre en effet des suites d'une fracture : l'arthrite, qui se manifeste dès 1939 en violentes crises, finira par l'immobiliser. En 1942, son mari, d'origine juive, est arrêté par les Allemands et interné au camp de Compiègne pour n'en être libéré, après maintes interventions, que deux mois plus tard. Colette, stoïquement, « apprivoise » la douleur, qui lui fournit la matière de belles pages, mais elle aura plus de mal à se remettre de son attente inquiète. Jusqu'à cette arrestation, elle semble ne pas s'être sentie concernée par les drames qu'ont engendrés l'occupation et le régime collaborationniste. N'ayant jamais été un « écrivain d'idées », elle ne s'engage pas davantage dans une écriture militante et elle continue d'apporter sa contribution apolitique à divers journaux, dont certains sont, eux, politiquement marqués : ainsi paraissent en 1941 *Journal à rebours*, *Julie de Carneilhan* et *Le pur et l'impur*, puis de nombreux textes courts. Après la guerre, de plus en plus invalide, Colette voit se multiplier les honneurs : elle est élue à l'Académie Goncourt, présidente d'honneur du Conseil littéraire de la principauté de Monaco, promue grand officier de la Légion d'honneur. Ses dernières œuvres, *Belles saisons* (1945), *L'Étoile Vesper* (1946), *Pour un herbier* (1947), *Le Fanal bleu* (1949), *En pays connu* (1950) sont des récits de souvenirs, des portraits, des peintures poétiques qui témoignent de l'acuité de sa mémoire et de la vitalité de son style. De 1948 à 1950, elle voit s'achever la publication de ses *Œuvres complètes*, supervisée par Maurice Goudekot. Mais elle se plaint à une amie d'être devenue « un écrivain qui ne peut plus écrire¹. »

1. Colette, *Lettres à Moune et au Toutounet*, éd. Des femmes, p. 380.

Elle s'éteint doucement le 3 août 1954. L'État lui rend hommage en célébrant, dans la cour du Palais-Royal, ses funérailles nationales.

Jean Cocteau, qui l'a bien connue et fut son voisin au Palais-Royal, s'étonnait de la vie de Colette : « Scandale sur scandale. Puis tout bascule et elle passe au rang d'idole¹ ». Pour lapidaire qu'il soit, le résumé n'en est pas moins édifiant : on peut voir dans ce jugement caustique*² sur l'écrivain le reflet d'une évolution socioculturelle. Les œuvres de Colette, comme sa personnalité et sa vie, ont suscité de la part de la critique et du public autant de réprobation que d'admiration, l'une et l'autre sans réserve. Qu'elles aient été l'expression d'une originalité profonde, le fruit de la nécessité ou le produit d'un artisanat talentueux, ses audaces personnelles, ses préférences thématiques, ses innovations littéraires et stylistiques ont surpris, choqué, séduit. Aujourd'hui largement reconnue, elle est cependant encore objet de condescendance* pour une part de l'élite littéraire, universitaire et critique. Sans doute fut-elle simplement une femme libre, en avance sur son temps.

II. PLACE DES VRILLES DE LA VIGNE ET DE SIDO DANS L'ŒUVRE

1. Diversité de l'œuvre de Colette

La diversité en genres, thèmes et modes d'énonciation* des œuvres de Colette tient en grande partie à celle de ses « métiers d'écrivain ». La production purement romanesque de l'écrivain s'ouvre en 1900, s'achève dans les années 1940 et comporte plus de quarante romans et recueils de nouvelles. Parallèlement à cette activité de romancière, Colette pratique le journalisme, à divers titres, sa vie durant. D'abord et très provisoirement critique musicographique, elle apporta sa contribution, sous forme de romans feuilletons, nouvelles, récits de souvenirs, reportages, chroniques, critiques dramatiques et billets d'humeur à de nombreux journaux

1. Cité par C. Francis et F. Gontier, *Colette*, éd. Perrin, p. 387.

2. Les mots signalés par un astérisque sont définis dans le glossaire.

et revues. À cette production, il faut ajouter les textes de ses conférences, entretiens et causeries radiophoniques, des dialogues de films, des adaptations théâtrales, un livret d'opéra, des textes publicitaires et une immense correspondance dont une large part a été recueillie à titre posthume.

Romancière et nouvelliste, reporter, auteur et critique dramatique, dialoguiste, rédactrice de publicité, grande épistolière de surcroît, on le voit, Colette aborde presque tous les genres et fait à la réalité et à la fiction des parts équitables. C'est toujours à la source de l'expérience et de l'observation qu'elle puise son inspiration : un vécu bien réel alimente ses écrits documentaires autant que ses textes d'imagination. Sa thématique est donc variée comme la vie elle-même : la nature, les animaux, les activités et les rapports humains en constituent le vaste fonds, dont émerge une prédilection pour la femme, dans tous ses comportements, et l'amour, dans tous ses états. Sa longévité, son éclectisme*, un regard naturellement aigu et sagace qu'entraîne et diversifie l'exercice du reportage en font également le témoin précieux des multiples facettes de ses contemporains. Si elle exclut toute réflexion politique, si l'Histoire lui échappe – ou qu'elle s'en échappe – ses œuvres reflètent néanmoins l'évolution de la société, à l'échelle de l'humain.

Il serait cependant simpliste de réduire Colette à un apparent réalisme. L'imagination est bien en œuvre chez cet écrivain de la vie, qui débuta « masquée » et se complut dans tous ses livres à brouiller les pistes, en s'y impliquant sans toujours s'identifier nettement, en associant parfois dans le même scénario êtres réels et personnages fictifs, en utilisant pour cadres romanesques des lieux et événements authentiques. « Je n'ai su parler que de ce que je connaissais¹ », écrit-elle à la fin de sa vie. Cela ne veut pas dire qu'elle ne fut pas créatrice. En effet, « Chacun parle de ce qu'il connaît. [...] Ce mouvement généreux et naïf qui nous porte à livrer le vrai de nous-mêmes est la perpétuelle tentation de l'écrivain, comme celle du peintre est de ne peindre que ce qu'il voit. Pourtant, [...] il me faut avec résignation inventer. [...] Notre ressource gît **dans la métho-**

1. *Le Fanal bleu*, Bouquins*** p. 793.

dique déformation du vrai¹. » Ainsi, « l'écrivain réinvente sa vérité en créant son œuvre². » Pour Colette, la création relève autant de la quête de soi que de la dissimulation : elle l'avoue, dans *La Naissance du jour*, en parlant de « Ce papier qui recueille, depuis tant d'années, ce que je sais de moi, ce que j'essaie d'en cacher, ce que j'en invente et ce que j'en devine³. » Sa littérature, si imprégnée soit-elle de la vie, n'en reste donc pas moins une forme de mensonge, un « mentir vrai ». À propos de l'histoire de Claudine, si souvent assimilée à la sienne, elle affirme : « déjà, je considérais sainement le mensonge comme un des premiers devoirs de la romancière⁴. » Faire la part du réel et de l'imaginaire, déterminer la place de l'autobiographie dans l'œuvre de Colette sera l'une des préoccupations les plus stimulantes de ses biographes et de ses critiques⁵. Notre propos n'est pas ici d'épuiser ce sujet. Notons cependant que l'alternance ou la fusion délibérée du réel et de l'imaginaire, dans l'écrit journalistique comme dans l'écrit fictionnel, outre qu'elles en enrichissent la variété thématique et générique, lui ont également permis d'en diversifier les formes d'énonciation.

-
1. *Les scribes du Palais*, inédit, 1939, texte repris dans les Cahiers Colette, N° 17, Société des Amis de Colette, 1995, citation p. 22 (nous soulignons).
 2. Jacques DUPONT, « Identité et identifications dans l'œuvre de Colette », in *Colette, nouvelles approches critiques*, Actes du colloque de Sarrebrück, Nizet, 1986, p. 36. Dans un autre ouvrage, Jacques Dupont emploie pour synthétiser cette problématique le très pertinent terme d'« autofiction » (*Colette*, Hachette Supérieur, coll. Portraits littéraires, 1995, p. 60).
 3. *La Naissance du jour*, Bouquins ** p. 608.
 4. Colette, *Mes vérités*, entretiens avec André Parinaud, Écriture 1996, p. 105.
 5. À ce sujet, Colette est elle-même assez ambiguë : dans *La Naissance du jour*, après avoir parlé des « œuvres fatalement autobiographiques de la femme » (*op. cit.*, p. 609), elle évoque « le découragement jaloux, l'injuste hostilité qui s'emparent [d'elle] quand [elle comprend] qu'on [la] cherche toute vive entre les pages de [s]on roman. » (p. 629). Voir aussi à ce propos les deux ouvrages de Jacques DUPONT déjà cités et Gérard PÉLISSIER, « Colette et l'écriture autobiographique », in *Analyses et réflexions sur Colette*, Ellipses 1990.